

# I. — PARTIE THEORIQUE.

## PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

### IV. PARTIE.

#### LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

##### Vie Leçon. — L'art de l'expression.

L'étude de la phrase française conduit naturellement à l'étude des *mots*, des *alliances* de termes, de l'*expression* qui traduit la pensée et le sentiment de l'écrivain. Ce serait une grave erreur de vouloir se passer de cette étude ; il en est qui s'illusionnent et s'aveuglent au point de se croire maîtres d'un style littéraire, tout en négligeant ce procédé élémentaire mais indispensable.

##### I

1. L'expression est avant tout la **métaphore**, figure qui résulte d'une comparaison qui se fait dans l'esprit, mais qui n'est pas exprimée en forme.

Supposez que l'on dise, en parlant de Néron : "*Aussi* cruel qu'un tigre, *Néron* fit brûler les chrétiens" ; c'est ici une comparaison dont les termes sont exprimés, d'une part le *tigre*, et d'autre part *Néron*, en qui l'on retrouve la barbarie du félin. Mais si l'on dit de Néron : "Ce tigre fit brûler les chrétiens" ; ce n'est plus une comparaison, c'est une métaphore. Ayant perçu dans l'esprit le rapport qui unit Néron et le tigre, on ne prend pas la peine d'établir une comparaison en forme, et d'un mot on l'évoque dans l'esprit du lecteur.

Autre exemple : si l'on dit de quelqu'un "Sa fortune a *sombré* dans cette banqueroute" ; il y a là une métaphore. Pour qu'il y eût une comparaison, il faudrait dire : "*Comme* un navire qui sombre dans une tempête, *ainsi* sa fortune s'est perdue dans cette banqueroute." On constate aisément qu'il est beaucoup plus expressif d'abréger la comparaison, mais en l'évoquant tout entière

par le mot *sombré* : à l'idée de perte s'ajoute l'image d'un navire qui s'enfonce.

La métaphore rapproche *d'abord* deux objets matériels, par exemple : *feuille* d'arbre et *feuille* de papier ; *bouche* d'un être vivant et *bouche* d'un canon. Ce premier procédé a fourni un grand nombre de mots que nous employons sans en connaître le véritable sens originel.

La métaphore rapproche *ensuite* d'un fait moral ou intellectuel un fait matériel auquel on en donne le nom. Ainsi, quand je dis : "la porte *cède* à la pression," je fais une métaphore qui est tirée d'une analogie morale : celle d'un homme qui *cède* à un autre homme. — De même, quand un médecin déclare que "la lésion interne *intéresse* le cœur," il fait sans y penser une métaphore tirée également d'une analogie morale : celle d'un fait qui *intéresse* quelqu'un, qui le touche par quelque intérêt.

La métaphore *enfin* désigne un fait moral ou intellectuel en le rapprochant d'un fait matériel : ce procédé est l'inverse du précédent. Ainsi, *âme* signifie proprement *souffle* ; *penser* signifie *peser* ; *comprendre* signifie *entourer* et *prendre* ..

Mais ces considérations n'ont qu'un intérêt *purement* rétrospectif. Tout cela n'a pas d'application directe à l'art d'écrire. Il y a toute une série d'expressions métaphoriques qui ont été créées au cours des temps, et qui sont employées comme monnaie courante dans le langage parlé et écrit, et où la métaphore est "presque effacée, sans cependant l'être complètement." Ainsi, quand nous disons, "le soleil *se lève* ou *se couche*, nous ne pensons pas toujours qu'il y a là une métaphore, tirée de l'analogie d'un homme qui se lève ou qui se couche. Mais cependant nous en avons le sentiment plus ou moins obscur. Il en est de même des expressions suivantes : "la *pénétration* de l'esprit," "l'*aveuglement* du cœur," "le *torrent* des passions," "le *printemps* de la vie," "la *fleur* de l'âge," "les *courants* de l'opinion," "le *moule* des phrases ; être *glacé* d'effroi, *bercé* d'espoir, etc. etc.

Il y a une métaphore qui est une création de l'écrivain, le produit de son imagination personnelle et de sa façon de sentir, et qui lui appartient en propre. Ainsi, le P. Longhaye écrit dans son *Hist. de la Littér.* au XVII<sup>e</sup> siècle :

"Le style des premiers maîtres, celui de Pascal par exemple, avait encore une certaine *verdeur* un peu âcre. Une fois fait et formé, celui de Bossuet représente la *maturité* plénière, mais une maturité franche et vigoureuse, où la

sève travaillait encore et bouillonnait en pleine ferveur (mot *vieilli* en ce sens). Par sa souple élégance, par sa langue merveilleusement polie, Fénelon marque le *point extrême*, au delà duquel le fruit mûr ne peut que s'affadir, en attendant qu'il se s'orrompe. Ce point, Massillon l'a déjà dépassé ; à côté de parties encore *saines et savoureuses*, la *fadeur* commence d'apparaître : la *corruption* n'est pas loin."

2. On voit que de manier la métaphore correctement et convenablement, c'est en grande partie l'art même de l'expression.

Au contraire, son absence produira le mauvais style : les exemples en fourniront la preuve.—Un reporter, voulant faire éclater son admiration à l'endroit d'une chanteuse, écrivit ceci : "C'est une *étoile en herbe* qui a chanté de *main de maître*." Le mot *étoile* n'a rappelé au journaliste aucune comparaison sidérale : il y a vu simplement la transcription "d'excellente cantatrice" ; et dès lors il a écrit bravement "une étoile en herbe," comme il aurait écrit un génie en herbe. Même observation pour le second membre : "de main de maître" n'était dans l'idée de ce naïf qu'un synonyme d'*admirablement* : l'image que lève ce mot, il ne l'a point envisagée, et par là même il a pu écrire une horreur semblable.—Un chroniqueur en vogue a écrit : "*Plongez le scalpel* dans ce talent tout en surface, que restera-t-il en dernière analyse ? une *pinçée de cendres* !" Où est le rapport entre les deux métaphores ? On ne le voit point.—Voici une autre série de perles du même genre : "Anéantir les *fruits* du passé, c'est enlever à l'avenir son *piédestal*" ; "le *char* de l'Etat *navigue* sur un *volcan* !" — "par la *trempe* étendue et souple de son esprit, il jette une vive *lumière* sur toutes les questions," etc.

La métaphore incohérente est une des principales causes du mauvais style. Autant les bons écrivains surveillent minutieusement les détails de leur langue, autant les mauvais ou les médiocres sont lâchés et négligents. Quand on écrit, il arrive que l'on associe entre elles deux métaphores, ou une métaphore à un terme ordinaire, sans se demander s'il est possible logiquement de former ce lien. Dans la chaleur de la composition, les images se succèdent et se pressent dans l'esprit, et à peine en a-t-on fixé une sur le papier qu'une autre accourt et que l'on y met aussi, bout à bout avec la précédente, sans songer que ce rapprochement est incohérent et absurde parfois.

## II

3. L'art de l'expression exige "une association de mots qui traduisent adéquatement la pensée personnelle de l'écrivain." Ce qui implique deux choses contraires : l'affranchissement du "cliché" et l'expression personnelle de ses idées.

Le *cliché*—terme d'imprimerie, qui désigne le travail par lequel, au moyen d'un métal en fusion, on prend l'empreinte solide d'une page de composition—est une phrase toute faite, qui circule dans la conversation de tout le monde et passe de là dans le style des médiocres.

Il y a d'abord le *cliché professionnel*. Les professions qui comportent l'usage constant de la parole ou de l'écriture sont des conservatoires tenaces de clichés. Mettons au premier rang celle de politicien. Voici un exemple d'homme politique qui brigue les suffrages des électeurs :—nous soulignons les expressions "*clichées*."

"Mes chers concitoyens.—Un grand nombre parmi vous m'ont fait l'honneur de me demander de poser ma candidature : je sens trop "le poids d'une pareille initiative" pour n'avoir pas songé tout d'abord à en décliner la charge. Mais vos instances m'ont fait comprendre qu'il y avait là un devoir auquel "un bon citoyen ne saurait se dérober," et je viens "me retremper dans le sein du suffrage universel" en sollicitant votre vote.

"Vous dire qui je suis, à quoi bon ? vous me connaissez tous, je suis un des vôtres, un enfant du pays, vos besoins me sont familiers, et "je partage vos aspirations." Si vous me faites l'honneur de me choisir, je consacrerai mes veilles au "développement progressif de notre démocratie," fidèle en cela "aux principes qui ont été ceux de toute ma vie." Tout mon programme pourrait tenir en ces mots : "Elargir la sphère du progrès général" ; c'est dire que je veillerai à la "conservation des principes immortels" qui ont "germé d'une manière féconde dans le passé." Je mettrai sans hésiter "le fer rouge sur le chancre" qui nous dévore, sur cette "manie de dépenser" qui vide peu à peu le trésor public. Il faut des "sages réformes lentement élaborées," se substituant à ces "ruineuses prodigalités" dont le peuple fait tous les frais..." etc.

Ecrire ainsi, c'est écrire dans un style qui n'a de nom dans aucune langue.

Il y a le *cliché romanesque*, dans la plupart des romans de second ou de troisième ordre. Leurs auteurs, impuissants à trouver du nouveau, se voient dans la nécessité de piller leur devanciers ; et c'est ainsi que se forment ces phrases figées pour l'éternité qui courent les feuillets des journaux et dont il est presque impossible de découvrir l'original. Quel peut être, par exemple, le prototype de phrases comme celles-ci ?

“ M. B..., destiné à la carrière des armes, recevait une éducation virile, et se préparait à porter dignement le nom de son père. N'ayant eu pour le soutenir ni les conseils ni l'affection de sa mère; mal surveillé, mal dirigé par un père trop faible qui, toujours en admiration devant son fils, lui passait tous ses caprices, excusait toutes ses fantaisies, il était à dix-huit ans sceptique et frondeur, ne croyant ni à Dieu ni à diable. Il était homme à ne reculer devant rien, à n'être arrêté par aucun scrupule.”... etc.

Cela pourrait être écrit par n'importe qui : c'est le style impersonnel dans toute son horreur ; et ce qu'il y a d'étrange c'est que l'on finit par s'habituer à ce *ronron* de médiocrité qui peu à peu engourdit le sens critique et le goût littéraire.

On pourrait passer en revue bien d'autres domaines que la politique et le roman, car le cliché sévit partout. Ajoutons qu'il s'est introduit et acclimaté dans l'*hagiographie*. Certaines vies de saints ont été racontées d'une manière admirable : celle de *sainte Elisabeth de Hongrie* par Montalembert, la vie de *saint Dominique* par Lacordaire, la vie de *saint Bernard* par l'abbé Vacandard, etc. : la collection hagiographique que publie la maison Lecoffre sous la direction de M. Joly est excellente et littéraire.

Mais à côté de cette belle littérature hagiographique, où le portrait est souvent presque digne du modèle, il y a toute une série de vies de saints, écrites un peu à la hâte, qui mettent au service d'idées très élevées un style terne, banal, ou d'une élégance extrêmement fade. Ce sont malheureusement les plus populaires. Que penser de phrases comme celles-ci :

“ N... naquit de parents non moins considérables par la naissance que par la piété...”

“ Ses parents n'étaient pas illustres par la naissances, mais on voyait briller en eux toutes les vertus dont l'éclat lui est bien préférable.”

“ Son historien ne fait point difficulté pour dire qu'on l'eût pris pour un ange, si les maladies par lesquels Dieu le visitait, n'eussent fait voir qu'il était un homme.” — “ Le démon, ne pouvant souffrir qu'il marchât, à grands pas, dans le chemin de la perfection, se servit de divers moyens pour l'arrêter dans l'heureux progrès de sa course...”

Sans prendre au tragique ces truismes fadasses, nous devons convenir qu'ils sont fâcheux, puisqu'ils atténuent l'impression morale qui se dégage du fond même des choses, des actions souvent admirables de personnages exceptionnellement intéressants.

4. Mais pour étudier toute la force que le cliché a sur la pensée, qu'est-il besoin de chercher des exemples ici et là ; rentrons en nous-mêmes et observons-nous dans le moment où nous écrivons. Nous pouvons constater que nous ne sommes pas

vraiment libres d'associer les mots sur le papier, comme il nous convient ; ils se présentent à nous en des alliances toutes faites qui exercent sur notre esprit une véritable tyrannie.

Nos phrases, le plus souvent, ne sont pas l'œuvre de notre volonté consciente et agissante : nous les subissons et elles nous dominent. En sorte que, à certaines heures, nous souffrons de la pensée, que nous ne prononçons ni n'écrivons guère de phrase qui n'ait été écrite ou prononcée déjà.

Quelle peut être la cause de cette tendance presque insurmontable au style impersonnel ? Pourquoi les mots se combinent-ils ainsi en nous, sans nous, par une opération toute mécanique à laquelle notre volonté n'a qu'une part infime ? — Cela tient en grande partie à l'éducation et au mode d'instruction. La faculté qui se développe au collège ou au pensionnat et qui empiète sur les autres, ce n'est pas le raisonnement, ce n'est pas même l'imagination, c'est la mémoire. Presque tous les exercices que l'on y fait tendent à développer cette faculté.

Il faut conclure de cela que la formation scolaire, en cultivant la mémoire, développe particulièrement l'usage du *cliché*, le goût de la phrase toute faite. Des mots et des phrases s'inscrivent dans le cerveau tels qu'ils ont été prononcés, lus, ou entendus, et ils en ressortent dans les compositions, identiques en sonorité et peut-être nuls en signification. — Voilà pourquoi on devrait conseiller et exiger la *lecture* de quelques œuvres de choix — nous les avons mentionnées p. 8 et 9 — faire beaucoup d'*explications* de texte — nous en avons donné des exemples nombreux p. 15, 29, 56, 57, 59, 60... et nous avons même indiqué les ouvrages à consulter, p. 56 en note et 58.

La *lecture* des *journaux* accentue encore l'épidémie du cliché ; car, où les expressions rancies et stéréotypées foisonnent-elles davantage ?

\* \* \*

5. Il est donc utile, il est nécessaire—si l'on veut acquérir un style à soi—d'apprendre à discerner le bon du médiocre. Plus on est ou se sent capable d'apprécier les livres qu'on lit, et plus on aspire à mieux faire soi-même, plus on se prend de dégoût pour ce qu'on a fait déjà. Or à quoi reconnaît-on le bon écrivain ? Après tout ce que l'on vient de dire, on peut en donner cette définition :—'' Le bon écrivain est celui dont la phrase est constituée, non par des associations verbales involontaires et subies, mais par

une création perpétuelle du sentiment et de la pensée." Ainsi, comparons les deux phrases suivantes :

"Quelle joie pour le romancier de créer des êtres vivants qui, une fois sortis de sa pensée, ont une individualité distincte de la sienne, et dont il entend citer le nom, comme on ferait de celui d'un ami ou d'un parent. Il doit éprouver quelque chose de la joie du père qui assiste, sans que personne s'en doute, au triomphe d'un fils chéri."

Cela est clair, correct, mais froid : n'ayant pas éprouvé ce sentiment, je n'en puis parler que d'une façon intellectuelle. Écoutez maintenant Daudet :

"La vraie joie du romancier resta de créer des êtres, de mettre sur pied, à force de vraisemblance, des types d'humanité qui circulent désormais par le monde, avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnée, et qui font parler d'eux, en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire : "C'est un *Tartarin*, un *Monfavier*, un *Delobelle* !" Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père caché dans la foule, tandis qu'on applaudit son fils, et qui, tout le temps, a envie de crier : c'est mon garçon !

On sent que l'auteur a vraiment éprouvé quelque chose de la fière joie de ce bonhomme qui voudrait dominer l'acclamation pour proclamer sa paternité.

Voyez encore, si je dis ceci :

"Il est affreux de penser que le temps ne cesse pas de nous miner intérieurement et que chaque minute nous rapproche de notre mort,"

je fais une phrase qui a été sans doute écrite bien des fois, et qui exprime une pensée banale sous une forme neutre. — Au contraire, quand un écrivain contemporain parle de

"Ce glissement de l'heure, cette course de l'aiguille affolante quand on y songe, ce défilé infini des petites secondes pressées qui grignotent le corps et la vie des hommes,"

on devine qu'il traduit — dans un style à lui — une impression réellement et profondément sentie, qu'il a perçu en lui-même le sourd travail de ces "petites secondes" qui nous grignotent, comme une armée de fourmis qui s'emparent d'un homme tombé dans une fondrière, et en font en quelques heures un squelette bien net et bien blanc.

Les gens qui sentent vivement les choses écrivent rarement mal, surtout quand l'instinct littéraire leur fait chercher et trouver les mots adéquats, parce que les expressions qui sont du domaine commun resteraient trop inégales à leurs sensations : ils

les méprisent et les rejettent. — Même réflexion pour les hommes de pensée : leur style est l'image même de leur intelligence ; la sève intérieure circule dans le moindre membre de phrase et empêche qu'il ne paraisse surajouté pour l'agrément et pour l'ornement. Le style de Bossuet et de Bourdaloue a ce caractère, un caractère de nécessité, tandis que celui de Massillon est d'un rhéteur, auquel il faut retrancher, comme un fruit trop mûr, pour y trouver des parties saines. — Voici un morceau excellent de M. de Vogüé sur Rome :

“ Ici, les idées *se lèvent* de partout, comme les vols de corneilles qui tourbillonnent au-dessus des ruines ; elles *nichent* dans les monuments antiques, se *reposent* sur les larges têtes des pins parasols, *descendent* à l'horizon des crêtes de la Sabine ; idées pieuses qui *montent* des autels, idées funèbres, qui *s'ébattent* sur les cyprès, et sur l'océan des dalles tumulaires ; idées d'art, *envolées* des tableaux et des statues ; idées historiques, *blotties* dans chaque trou de mur ; le soir, à la paix tombante, elles *sortent* en foule, elles *emplissent* le ciel, jusqu'à l'heure où elles se *rassemblent* toutes sur ce dôme de Saint-Pierre, qui émerge seul, aux dernières clartés, de la ville ensevelie dans l'ombre.”—(*Heures d'hist.* p. 110).

Là encore nous voyons le même effort de réflexion qui achève la pensée, qui la pousse ferme et droit jusqu'au bout d'elle-même, sans écart, sans ralentissement, sans déviation. C'est à ce *preis* qu'on obtient la force et la beauté. Dans de telles phrases, la pensée n'est pas dominée par le mot, elle le domine et elle en fait ce qu'elle veut : c'est le fini de l'art !

Les gens qui pensent par clichés, qui écrivent par clichés sont des gens dont la personnalité n'est pas assez forte pour soulever le lourd fardeau du langage coutumier, qui pèse sur nous de toute sa pesanteur de suggestion.

En résumé, un style médiocre est un style tout fait ; un style bon est un style rafraîchi, renouvelé par des sensations jeunes et sincères, par des observations personnelles. C'est par là que la rhétorique cesse d'être un catalogue de procédés extérieurs, un formulaire tout factice ; et c'est par là que l'art de bien écrire se confond en définitive avec l'art de bien penser. (1)

---

(1) Rédigé d'après les notes de M. P. DE LABRIOLLE.

## II. — PARTIE PRATIQUE.

—  
N° I.  
—

### LE PRINTEMPS.

—

Nous te saluons tous, enfant de la nature,  
Que l'hiver trop longtemps dérobait à nos yeux ;  
Au souffle bien-aimé de ton haleine pure  
Nos cœurs, en ce moment, s'éveillent tout joyeux !

Bien avant que ton front rayonnant de lumières  
Eût à l'horizon bleu fait briller un beau jour,  
Depuis longtemps déjà de secrètes prières  
Doucement sur nos bords appelaient ton retour !

Tu parais, beau printemps : du sommet des montagnes,  
Des frimas menaçants disparaît la blancheur,  
Un tapis verdoyant s'étend sur nos campagnes  
Et tout revêt bientôt un aspect enchanteur.

Tout renaît, tout sourit, tout tressaille de joie  
Lorsque dans nos vallons tu répands tes bienfaits,  
Et les légers oiseaux que le tropique envoie  
De leurs chères chansons reprennent les couplets.

Ils dévorent l'espace, et d'une aile précise  
Reviennent tout joyeux en leur ancien vallon,  
Ne craignant plus, enfin, les affronts de la bise,  
Et bien surs des faveurs de la belle saison :

---

C'est avec plaisir que nous reproduisons ce "salut" au **Printemps**.

Hélas ! la "Revue littéraire" ne connaît encore que la prose. Mais son goût s'accommode volontiers de l'ambrosie des "nourrissons des Muses." Elle félicite le Séminaire, ainsi que l'auteur des vers qui l'honore des primeurs de son talent : pour un philosophe, c'est du luxe, un luxe de raison toutefois, de clarté, de bon goût.

Sous ton soleil ardent ces tristes ponts de glace,  
 Qui recouvriraient partout la nappe de nos eaux,  
 Disparaissent aussi pour donner libre place  
 Aux évolutions des rapides vaisseaux.

L'intrépide marin remonte en son navire  
 Et sur l'onde d'azur le lance avec fierté,  
 Et la brise de mer que sa narine aspire  
 Lui fait en un instant retrouver sa gaieté.

Les sources que le froid rendit longtemps muettes,  
 Font entendre, à l'envi, des murmures joyeux ;  
 Et bientôt, sans façons, les riantes fauvettes  
 Y viennent ajouter leurs chants mélodieux !

Nos bois depuis longtemps tristes et solitaires  
 Recouvrent leurs sentiers d'un tapis sans pareil ;  
 Ils nous font des berceaux pleins d'ombre et de mystères,  
 Pour les grand jours d'été ruisselants de soleil !

Puis, l'on voit, tout le jour, courir dans les prairies  
 D'agréables essaims de tout petits agneaux,  
 Jouant et bondissant dans les herbes fleuries  
 Et se désaltèrent dans l'onde des ruisseaux.

Alors le laboureur, de sa main vigilante,  
 Creusant dans les sillons, du matin jusqu'au soir,  
 Y dépose joyeux la semence abondante,  
 D'une riche moisson, réconfortant espoir !

Et pour nous, écoliers, qui vivons d'espérances  
 Le printemps n'a-t-il pas d'indicibles faveurs ?  
 Voici les grands congés ! puis bientôt les vacances !  
 Et nous sentons la joie accourir en nos cœurs !

“ La nature a son luxe et ses pompes secrètes.”

En profane prosateur, la “ Revue ” sait se borner à l'éloge général et à l'encouragement sympathique. Oserait-elle conseiller à M. Gravel de suspendre à l'aile de l'*Oiseau-Mouche* d'autres fleurs printanières, puis quelques épis d'été, et des grappes d'automne ? Le message recevra bon accueil de la “ Revue ” qui se complaira au modeste rôle d'écho.

Oh ! toi qui dois mourir, et reparître encore,  
 Oui, nous te saluons avec un long soupir !  
 Espérant voir un jour la radieuse aurore  
 De cet autre printemps qui ne doit plus finir !

MÉDÉRIC GRAVEL.

(*L'Oiseau-Mouche*, 11 mai 1901.)

N° II.

## LA VRAIE AMITIÉ

(*Devoir d'élève*).

La Boétie, l'ami tant regretté de Montaigne, a défini l'amitié : " un nom sacré, une chose sainte, qui ne se met qu'entre gens de bien, et ne se prend que par une mutuelle estime."

On profane bien souvent ce nom sacré en le donnant à la première relation venue.

Peut-être ferais-je de même, si ma bonne mère ne m'avait donné d'excellents conseils, le jour de mon départ pour le pensionnat.

— " Ma chère enfant, me dit-elle, il est difficile de vivre sans avoir quelque personne à qui l'on ouvre son cœur, à qui l'on fasse confiance de ses secrets. C'est un besoin de notre âme, auquel nous ne saurions nous soustraire ; il faut que la tristesse ou la douleur soit partagée pour s'adoucir ; instinctivement, nous cherchons le baume qui ferme nos blessures ; de même, nous voulons doubler nos joies, en les partageant avec un autre.

Cet essai modeste, un peu timide et court, laisse regretter que son auteur n'ait pas élargi le cadre d'un sujet si intéressant.

I.—**Début** : La *citation* commence toujours bien une composition littéraire : ici, elle est excellente et de bon goût, puisque les mots " nom sacré," " chose sainte " vont trouver leur développement dans ce qui suit.

II. **Milieu** : La *nécessité*, l'*importance*, les *effets*, le *caractère*, les *avantages* et les *dangers*... de l'amitié : voilà, en résumé, les conseils de la mère, c'est-à-dire les idées que développe l'élève sous la forme d'avis et d'avertissements maternels. C'est ingénieux ; est-ce aussi naturel et fondé en vérité expérimentale ? — Oui, pour le fond même, car la mère peut avoir laissé entendre tout cet enchaînement, d'une façon équivalente au moins et en quelques

“ Celle que tu choisiras pour amie peut avoir une grande influence sur ta vie entière. Insensiblement, ses défauts ou ses qualités, ses vices ou ses vertus s'inoculeront dans ton âme.

“ Souviens-toi toujours de ces deux proverbes si vrais : “ Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. ” “ Qui se ressemble, se rassemble. ”

“ Les rois ont des courtisans, les négociants des associés, les méchants des complices, l'homme vertueux seul peut avoir des amis.

“ Il y a deux sortes de jeunes filles, dans le monde : la jeune fille sage et pieuse, et la jeune fille mondaine, qui ne prie que du bout des lèvres, et qui, aux objections que lui font des personnes sensées, répond : “ Il faut que jeunesse se passe ! ”

“ Je t'en prie, ma chère fille, fuis cette enfant frivole : elle serait pour toi un serpent dont le poison s'enfiltrerait dans tes veines et finirait par te donner la mort.

“ N'aie pas la présomption de dire : “ Je la ramènerai à Dieu, ” hélas ! que de jeunes filles sages et pures ont été victimes de cette illusion ! Non, non, mon enfant ; éloigne-toi de pareilles compagnes. Recherche pour ton amie, pour l'amie de ton âme cette enfant pieuse qui travaille à corriger ses défauts, et aspire à la perfection. Ses exemples t'encourageront à gravir l'âpre sentier de la vertu ; demande ses conseils, elle t'ouvrira les yeux sur tes défauts. Ce sera ton ange gardien visible.

“ Ah ! une véritable amie est le plus précieux des trésors ; sache la trouver, mon enfant... Encore une fois, n'oublie pas que c'est là la vraie amitié ; tout le reste n'est que de la camaraderie.”

Cette leçon maternelle est restée gravée dans mon cœur en caractères ineffaçables. Je choisirai, autant que je le pourrai,

termes à elle. — Non, pour la forme réelle et textuelle du langage : ce qui d'ailleurs n'est pas la question présente.

III. **Fin :** *Conséquences pratiques* de la “ leçon maternelle ” qui rendent cette conclusion logique, vraie, naturelle.

**Remarques :** Le style du morceau est correct, concis, simple. Il ne se dépouille point des généralités vagues, ternes, fades du style écolier : on aura tout dit en un mot — à part une réserve ou deux — en renvoyant l'élève aux conseils qui précèdent sur “ l'art de l'expression. ” Vous usez trop de phrases toutes faites : “ excellents conseils...” “ faire confiance de ses secrets...” “ vices et vertus s'inoculeront...” “ un serpent dont... mort”... “ victimes de l'illusion ”... “ gravir l'âpre sentier de la vertu.”... Renouvelez votre style par la métaphore à l'aide de l'analyse des bons auteurs classiques.

mes amies, dans un âge un peu au-dessus du mien : J'en mûrirai plus promptement.

Mais, si j'exige d'elles certaines qualités, en retour, je veux être désintéressée, fidèle, constante dans l'amitié, mais jamais aveugle sur leurs défauts ou leurs divers degrés de mérite. Je réglerai ma conduite envers elles suivant cette parole. "Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-même."

R. M. G.

---

N° III.

---

LA VRAIE AMITIÉ.

---

Plan.

Le devoir qui précède nous inspire l'idée de soumettre aux élèves un *plan* assez complet sur le sujet.

**I. Début :** Rappeler ce que l'Écriture—David et Jonathas—Platon, Cicéron, Montaigne, les moralistes du XVII<sup>ème</sup> siècle ont dit de plus original sur l'amitié.

**II. Milieu :** a) Etablir la *nature*, les *caractères* précis de l'amitié vraie et solide.

b) *Éléments* de l'amitié : indulgence, désintéressement, égalité, liberté, choix, charité chrétienne.

c) *Distinction* de l'ami de la simple connaissance, du camarade : *inconvenients, dangers* de la camaraderie, où elle conduit.

d) *Devoirs* de l'amitié : tact, bonté, constance surtout dans le malheur, correction aimable...

**III. Conclusion :** La vraie amitié conduit au bien moral des cœurs, à la vertu, à Dieu, à l'union dans la gloire céleste.

Est-il besoin de remarquer que le développement se fera aisément à l'aide d'un recueil de *notes*, de *citations* de l'Écriture (Livres sapientiaux), de l'histoire profane et ecclésiastique, d'*exemples* connus, célèbres, traditionnels. Un dictionnaire—celui de Littré surtout—sera une mine féconde pour un travailleur intelligent et judicieux.

## ORIGINE DES NOMS DE FAMILLE.

(Sulte. V, p. 99.)

## VI.

Arrivons maintenant à la classe très nombreuse des *noms de baptême* devenus peu à peu des noms de famille.

**Adam**, Adnet, Adnot ; Dinet, Dinot, Dinard.

**André**, Andreu, Andreau, Andrion, Andrieux, Andrevet, An-driveau, Androt, Andrillot, Androu, Androuet, Androuin, Andréolle, Andruette ; — Drioux, Drieux, Drault, Dressus, Drevet, Drot, Droz, Drou, Drouet, Drouin, Drouan, Drouineau ; — Landrot, Landron, Landry, Landrillot, Landreville.

**Anselme** ; Lanselme.

**Antoine**, Antony, Antonnet, Antheaume, Anthelme, Anthiome ; — Thoinet, Thoinot, Thonas, Thony ; Lantoine, Lantonnet, Lanthiôme.

**Aubert**, Aubertier, Aubertin, Aubertot, Aubertel.

**Baptiste**, Baptistide, Baptistain, Baptiston ; Baty, Batiot, Batier—Titain, Titard, Titeux.

**Barthelemy**, Barthel, Barthole, Bartholomy, Bartholot, Barhomeuf—Tholard, Tholot, Tholley, Tholomey.

**Bernard**, Bernardin, Bernadot, Bernaudet, Besnard, Bénard ; —Nardin, Nadot, Naudet.

**Benoit**, Benedic ; — Bède, Bédard.

**Brice**, Bricet, Briçon, Brisset. Brissonnet.

**David**.—**Georges**, Georgin, Georget, Georgeau.

**Charles**, Charlet, Charlot, Charlier, Carlier.

**Denis**, Denise, Denizet, Denizot ; — Nizot, Nizoteau.

**Dominique**, Dimanche, Dominge, Demenge, Demogeot—Mangin, Manget, Mangeot.

**Constant**, Contant, Constantin, Constantineau.

**Edmond**, Emond.

**Emile**, Millet, Millot, Millon, Millian, Milliot.

**Etienne**, Estienne, Estève, Estivet, ; Stephen, Stièvet.

**Stivénard**—Thévenard, Thévenot, Thévenon, Thévenet, Thévenin, Thiennot, Thiennet, Thiérot, Thiénard, Thénard, Thénault, Thénin, Thénot.

**Guillaume**, Guillaumet, Guillaumin, Guillemín, Guillot, Guillotin, Guillet, Guillemot, Guillemín; Lemot, Leminot.

**Gervais**.—**Guy**, Guyot, Guyard, Guyon, Guyonnet.

**Henri**, Henriet, Henrion, Henriot, Henrionnet.

**Hugues**, Hugo (Victor), Huguét, Huguier, Hugon, Hugonnet, Hugonnin; Gonet, Gonnet; Hué, Huet, Huot, Houy.

**Jacques**, (dim.) Jacquot, Jacquelin, Jacquet, Jacquemet, Jacquereau, Jamin, Jamont, Jaminel.

**Jean**, Janel, Jeandin, Jeandel, Jeannean, Jeannin, Jeannot, Jeannotte, Janan, Janicot, Janiot, Janton; Beaujean, Bonjean Grandjean, Maujean, Petitjean.

**Job**, Jobin, Jobat, Jobard, Jobardin;—Bardeau, Bardin.

**Jules**, Juillard, Jullien, Jullion, Julienot

**Laurent**, Laurence, Laurencel, Laurenceau, Laurendeau.

**Léon**, Léonce, Léonnet, Léonard.

**Marc**, (dim.) Marcel, Marceau, Marcellet, Marsollet, Marsault.

**Marie**, (dim.) Marion, Mariette, Marier.

**Maurice**, Morisseau, Moricet, Meurice, Meurand, Morand, Moreau, Morel, Morin, Morinet, Morineau, Morlot.

**Martin**, Martineau, Martinet, Martinot, Martine, Lamartine,

**Mathieu**, Mathias, Mathis, Mathon, Mathé, Mahé, Maheu, Mayeux.

**Michel**, Michelet, Michelot, Michelin, Michaud, Michon, Miquel, Miquelon, Migoñ, Machaud.

**Nicolas**, Nicolaï, Nicol, Nicollet, Nicollot, Nicollin, Niclot;—Colas, Colot, Colet, Colin, Collinet, Collignon. Collard, Collardeau, Collardet; Closset, Clausel, Collery.

**Pallade**: Paladeau, Péladeau.

**Prime**: Primeau, Primot.—**Patrice**: Patry.

**Paul**: Paullot, Paullac, Paulet, Paulin, Pollard.

**Pierre**: Pierret, Pierrot, Pierrin, Perrin, Perrot, Perrinot, Perret, Perrichon, Perrinon, Perrineau, Person.

**Philippe**: Philippart, Philippeau, Philippon, Philpin, Philpot.

**Richard**: Richardeau, Richardin; Ricard, Riché, Richon, Rochon.

**Simon**: Simonet, Simonin, Simoneau; Siméon; Monet, Monin, Moniot, Monnard, Monneau.

**Silvestre**: Sevestre, Sauvestre, Souêtre.

**Silvain.** — **Thibaut** : Thibeaudet, Thibaudot, Thibaudin, Thiébaud ; — Baudet, Baudin, Baudot, Baudelaire.

**Thierry** : Thiéry, Thiérier, Thiérion, Thiériot, Thiérard ; Thiriet, Thirion, Thirard.

**Thomas** : Thomassin, Thomasset, Thomassier ; Thomé, Thomelin, Toumelet ; — Massot, Massu, Massy, Masson, Masselin, Masselot.

\* \*

## VII.

A côté de ces noms de baptême, attribués en raison de l'influence du christianisme, viennent se ranger des *prénoms* originaires de la Germanie, à l'occasion des invasions barbares du cinquième siècle.

Il serait trop long d'énumérer les racines allemandes, celtes, scandinaves de ces noms de famille : il suffira d'un coup d'œil rapide pour en montrer la filiation, la dérivation.

Adémar, Allain, Alaric, Alary, Alfred, Alix, Amaury, Ameury, Amond, Aymond ; Hamon, Hémon ; Ans (semi-dieu), Ance, Anceau, Ancel, Asselin.

Archambault, Arnault, Arnou : Alberic : Aubry ; Audet (dim. d'*Odo*, Odon), Audoin, Aufrey, Aufred ; Augé ; Adélard, Aldéric. Baudry, Baudriot, Boudreau (?) ; Baudoin, Baude, Bazin (roi de Germanie, VI siècle), Bazinet.

Bernier, Besnier ; Béranger, Bélanger. — Bertaut, Bretaut, Seraut, Brault, Berouard, Berthiaume, Bertin, Bertet, Bertel ; Bertrand : Bilaud, Billaud ; Cuthbert ; Baumier, Bouchard ; Cahouet, Gaouet ; Durand, Duranceau ; Emery, Emeriot ; Emart.

Foucher, Fouquereau, Foulques, Fouquet, Foucaut. — Gaborry, Gaboriot ; Garnier, Gasnier, Gagnié ; Varnier, Verniet, Guesnier, Grenier ; Vaner, Werner, dim. Garneau, Gasnault.

Garnon, Guernon, Guesnon, Gasnion, Gagnon, Grenon ; Vernon. Galibert, Gualbert.

Garin ; Varin, Valin ; Guérin, Guérinet.

Gaultier, Vautier, Gautrelet, Gautereau, Gauteron.

Gauldry, Vaudry. — Gedouin, Jodoin.

Godfroy, Geoffroy, Geoffry, Joffrion.

Gerbert ; Gerard, Guérald, Gréard, dim. Girardin.

Gerold, Gerould, Giroud, Guérout, Groult.

Gerward, Girouard, Grouard, Guerdon, Verdon, Guesdon.  
 Guibert, Gilbert, Vibert ;—Gibert, Gonthier.  
 Grimaut ; Guerle, Guerlon, Greslon, Geslon, Gerlot.  
 Godboud ; Guimond, Vimond.  
 Germain (*germanus* : frère) : lancier : *Ger-man*.  
 Hébert, Hibbert ; Hardouin — Hunold, Huneau, Hénéauld,  
 Héron, Harold ; Hallouin.  
 Lambert (*Land* : terre . *bert* : riche) ; Léger.  
 Ménard (*mein-hard*), Magnard.  
 Pepin, Papin, Papineau... Robert, Robin, Robinet, Robichon,  
 Robereau, Rodrigue—Riel, Réel, Rée (nom scandinave), Renaud,  
 Regneault, Raynald, Rainel, Renaudet, Reinhard, Regnard, Re-  
 nard ; Roland, Rolandeau, Regnier, Raymond, Renouf, Rigobert.  
 Seguin, Seguinot ; Sivard, Siffroy.  
 Tanguy, Tanguay, Tanneguy.  
 Trudo (nom de Saint, belge), Trudeau, Trudel, Gertrude.

## VIII

Il ne nous reste que les *sobriquets* ou surnoms pour clore la nomenclature totale des noms de famille. Non pas certes que nous prétendions avoir tout énumérer : il y faudrait un livre, mais nos indications suggèrent l'idée.

Ce sont surtout les membres des corporations ouvrières les compagnons, les apprentis et les maîtres, ainsi que les marins et les soldats qui se prodiguaient entre eux, alors comme de nos jours, des surnoms qui devinrent dans la suite des noms de famille. Qu'il suffise d'énumérer les suivants.

Lefifre, Lamusique, Lalime, Carabi, Belhumeur, Brin d'amour, Damour, Jolicœur, Francœur, Fortune, Lafortune, Chance, Lachance, Labonté, Laforce, Lacroche, Lacourse, Laflamme, Lajoie, Laliberté, Lamouche, Lapensée, Lapière, Laplante, Lapointe, Lecavalier, Lheureux, Léveillé, Lemieux, Lajeunesse, Ladéroute, Lafranchise, Lalancette, Ladébauche, Lavaleur, Lapalme, Laramée, Tranchemontagne, Cœurderoy, Vadeboncœur, Sanchagrin, Prétaiboire, et enfin Portelance.

\* \* \*

Voilà, Mesdames et Messieurs, une esquisse du sujet qu'il fallait examiner ensemble : il reste maintenant à conclure.

Le nom de famille est un bien héréditaire dont le prix est in-

estimable au regard de la société et de l'histoire. On a dit avec raison assurément que "la santé et la beauté sont deux biens extérieurs qui ne sauraient s'acheter à prix d'argent." Le nom semble partager le même privilège et ce mérite élevé.

Sur l'enfant au berceau, muet et inconscient de sa candeur d'ange, le nom vient flotter comme une gaze fragile, diaphane, mystérieuse. Baigné de l'arome de l'espérance, il grandit, s'épanouit dans sa nature physique et ses tendances morales.

A travers les péripéties de son adolescence fleurie et parfumée, son nom retentit sans cesse et vient caresser son oreille, faire palpiter son cœur d'émotions diverses, remuer ses entrailles, stimuler sa fierté, enflammer son ardeur, illuminer son visage ou remplir ses yeux de larmes : il sent que son nom est pour lui un talisman.

La jeunesse s'est levée, étincelante et radieuse, sur ses enthousiasmes et ses espoirs en effervescence : heureux, si la magie du nom sert de régulateur à la surabondance de sa vitalité fougueuse. Alors le travail, une noble ambition, la dignité et la réserve, la circonspection et le respect sauvegardent l'honneur du nom et l'entourent d'une auréole ineffaçable.

Jeune homme ou jeune fille, on conserve intact et sans flétrissure l'héritage d'un nom transmis par des ancêtres inconnus et tombés dans l'oubli ; l'on s'honore même d'ennoblir ce nom, qui honore à son tour aux yeux des concitoyens et peut-être de l'histoire.

L'homme, l'époux, le père est le légataire autorisé et naturel du nom de famille : il ne lui est jamais permis de dilapider ce trésor. Hélas ! il en est qui vont jusqu'à le ternir et le légient en mourant odieux, exécré, couvert d'un voile funèbre marqué de taches de sang. C'est pitié et horreur à la fois de lire trop souvent le récit de crimes, homicides et suicides, dans les feuilles publiques qui laissent aussi trop souvent à leurs lecteurs de verser des pleurs de compassion sur la veuve et les orphelins déshonorés. Le cœur s'étreint d'émotion poignante, lorsque l'on pense aux infortunés qui survivent aux scandales dont ils sont les innocentes victimes, qui se voient condamnés à la peine infamante de traîner jusqu'à la tombe les lambeaux d'un nom flétri, allourdi de tout le poids de la honte, de l'ignominie, et, j'oserais dire, du verdict sans entrailles de l'opinion publique, laquelle ignore l'oubli et le pardon. Mieux vaudrait cent fois, selon le mot de Racine dans *Iphigénie* :

Ne laisser aucun nom et mourir tout entier (I. 2).

Mais le poète, Mesdames et Messieurs, ne traduit-il point dans ce vers une exagération? Est-il vrai que le nom s'éteint avec le dernier regard agonisant? N'est-il pas inhérent à l'âme comme la tunique de Nessus, à l'âme, à ses actes, à ses œuvres, ne participe-t-il point à son immortalité? Oui, l'histoire en rend témoignage : elle est tissée de la trame des noms qu'elle dérobe à l'oubli en les gravant dans la mémoire de la postérité. Depuis l'empereur jusqu'au berger, de l'impératrice à la bergère, de Constantin ou Napoléon à Vincent de Paul, de Marie-Thérèse ou Victoria jusqu'à Jeanne d'Arc, les noms s'inscrivent dans ses fastes en lettres d'or, d'argent ou de bronze, et ceux des martyrs en lettres rouges, rouges de feu et de sang.

Dans ces fastes du passé, le Canada peut lire et montrer bien des pages glorieuses, écrites et en caractères sanglants et en lettres d'or ou d'argent ; dans la liste qui a défilé sous vos yeux n'avez-vous pas salué vos Champlain, vos La Salle, vos Bédard... et vingt autres?

Loyale possession de l'Angleterre, le pays n'a point à rougir du passé des Canadiens-Français ; la floraison présente de leur race n'est pas pour démentir la gloire patriotique des âges qui ne sont plus :—à vous, Mesdames et Messieurs, à la jeunesse du XXème siècle surtout, de prouver au monde qui vous regarde, que cette race n'entend ni se croiser les bras, ni mourir d'inanition, mais bien qu'elle entend avoir une part dans l'Etat, comme elle a sa part du sol qu'elle a fécondé si héroïquement de ses sueurs, de ses larmes et de son sang !

(Fin.)

## La Légende napoléonienne au XIX<sup>e</sup> siècle.

(Suite.)

Ce fut le prince Napoléon—l'éditeur de la *Correspondance* de l'empereur—qui se chargea de la fournir. Elle parut quelques mois (1887), sous ce titre significatif : *Napoléon et ses détracteurs*.

Ce livre du prince Napoléon était violent et maladroit : une lecture récente a affermi en mon esprit cette double expression d'une façon très nette. Le prince affectait de voir dans l'étude de Taine un libelle politique ou une sorte de pamphlet révolutionnaire. Il assimilait Taine aux émeutiers qui en 1814 ce en 1871 avaient essayé de renverser la colonne Vendôme : " Déboulonneur académique, déclarait-il, M. Taine a sa place marquée entre les iconoclastes de 1814 et les démolisseurs de 1871. La tentative part du même esprit ; elle est inspirée des mêmes haines, elle relève du même mépris. " Voilà ce qu'on appelle une *phrase*, au plus mauvais sens du mot. On ne voit pas à quel parti Taine aurait pu se préoccuper de plaire, lui, qui depuis la publication de ses *Origines de la France contemporaine*, avait trouvé moyen de se mettre à dos toutes les fractions de l'opinion. Son *Ancien régime* avait vivement mécontenté les fidèles de l'ancien régime, les *réactionnaires*, comme on dit. Mais en revanche les trois volumes sur la Révolution avaient exaspéré les jacobins et tous les dévots de 1789 et de 1793. La vérité, c'est que Taine avait voulu faire simplement une étude de psychologie appliquée. La loyauté de ses intentions ne peut, selon moi, être révoquée en doute.

Maintenant n'a-t-il pas eu un peu trop de confiance dans les sources où il a puisé ? n'a-t-il pas accordé trop d'importance à certains petits faits recueillis par lui au cours de l'immense enquête qui servit de substructure à son œuvre ? Cela, je le croirais volontiers.

J'ajouterai même que chez lui le logicien gâte l'historien. J. Lemaître lui a reproché de construire un portrait moral comme on construirait une pyramide d'Égypte. Le mot est aussi juste que spirituel. Je comparerais plus volontiers encore à une prodigieuse machine le *Napoléon* de M. Taine. Les facultés maîtresses représentent les organes essentiels reliés entre eux par des files

de petits faits qui figurent assez bien les courroies de transmission, et tous ces engrenages fonctionnent et tournoient sous nos yeux avec un va-et-vient étourdissant. Ajoutez à cela un style d'une densité, d'une force incroyable, d'un éclat tout métallique, où chaque phrase a la puissance et la cohésion d'un système, où chaque mot est choisi par une volonté toujours tendue et brandie pour obtenir le maximum d'effet. Et vous vous rendez compte pourquoi le Napoléon ainsi façonné ressemble bien plutôt à un "Moloch d'airain" qu'à un homme en chair et en os.

Quoi qu'il en soit, l'étude de Taine, par les contradictions et les ripostes qu'elle provoqua, a été la cause occasionnelle d'une véritable reviviscence de la légende napoléonienne.

\* \* \*

Nous arrivons maintenant à la période toute contemporaine. Je n'ai pas la prétention de rien vous apprendre en vous disant que nous avons assisté à une renaissance du culte de Napoléon. L'expérience nous a prouvé combien, sans nous en douter, nous tenions encore de l'Empire et de l'Empereur !

Et d'abord, depuis quinze ans, nous avons vu paraître une foison de "Mémoires" du premier Empire. Plusieurs des officiers de Napoléon avaient, en effet, rédigé leur journal au cours des guerres lointaines, ou écrit leurs souvenirs une fois rentrés dans leur foyer. Leurs descendants ont profité des dispositions favorables du public pour tirer de leur portefeuille ou de leurs archives les papiers de famille qu'ils détenaient depuis longtemps. Tous ces documents se sont envolés presque à la fois hors des tiroirs dans la poussière desquels ils dormaient. J'ai compté *vingt-un* ouvrages de cette sorte : et plusieurs, sans nul doute ont échappé à mes recherches. S'il fallait choisir entre eux, je donnerais la préférence aux *Cahiers* du capitaine COIGNET et au "Mémoires" du général MARBOT. Le premier figure admirablement le soldat du premier Empire, le soldat pour qui l'armée était devenue la vraie famille et l'Empereur une sorte de *dieu*, redouté et chéri à la fois. Il nous fait pénétrer dans les secrets de l'existence aventureuse des grenadiers de Napoléon. Coignet est le type du vétéran des guerres napoléoniennes, du vieux grognard fidèle jusqu'à la mort. Cela est si vrai que pour composer son personnage de *Flambeau*, dans l'"Aiglon," M. Edmond ROSTAND a emprunté d'assez nombreux traits aux cahiers de notre

capitaine. Je ne crois pas que ce fait ait été encore remarqué. Ainsi (p. 193), Coignet raconte les pénibles marches dans les boues de Pologne : " Nos souliers restaient dans la boue détrempée, dit-il. Parfois, il fallait prendre la jambe de derrière pour l'arracher comme une carotte et la porter en avant, puis aller rechercher l'autre avec ses deux mains et la rejeter aussi en avant." Comparez la tirade de *Flambeau*, dans " l'Aiglon." page 92.

" Nous qui pour arracher 'ainsi que des carottes.'

" Nos jambes à la boue énorme des chemins,

" Devions les empoigner quelquefois à deux mains..."

Ce sont presque les mêmes mots.—Ailleurs Coignet raconte une anecdote, à laquelle Rostand n'a guère eu qu'à mettre les rimes. (Voir Coignet p. 285 et l'Aiglon p. 94.)

Marbot, lui, n'est plus comme Coignet, le représentant de l'immense foule des soldats de Napoléon : général et écrivain de premier rang, il mania la plume aussi bien que l'épée. Ses " Mémoires " sont le chef-d'œuvre de la littérature militaire, non seulement en France, mais très probablement dans tous les pays. Ils ont obtenu un succès de librairie sans précédent : en 1900, la 45<sup>ème</sup> édition a été mise en vente, chiffre absolument anormal pour un ouvrage en 4 volumes ; de plus, ils ont été traduits en un grand nombre de langues et partout ils ont rencontré le même accueil enthousiaste.

Marbot a un don qui est rare, qui a manqué à de fort grands esprits et auquel on reconnaît un tempérament d'artiste : il a le sens de la vie, il a le mouvement, le pittoresque, l'émotion. Certains de ses tableaux de bataille sont admirables, tout à la fois par la vigueur précise du détail et l'ampleur des ensembles. Ses fonctions d'officier d'état-major lui ont permis de voir de ses yeux plus de choses que la plupart de ses camarades : et il a peint les spectacles dont il a été témoin avec une lucidité d'imagination, une puissance de trait qui nous les rend comme présents. Malheureusement il est difficile de découper de courts extraits de ces pages merveilleuses où tout se tient et se raccorde : j'aurais eu plaisir à vous en lire quelques-unes ; mais vous pouvez en prendre connaissance vous-même, et vous sentirez mieux ainsi les qualités exceptionnelles de ce soldat, qu'on pourrait appeler le Meissonier des écrivains militaires.

En dehors de ces "mémoires," de ces œuvres originales dont nous venons de parler, des études consciencieuses, approfondies, ont été faites dans ces dernières années, par nos historiens et nos érudits, sur la vie intime de Napoléon et sur certaines périodes de sa carrière.

Remarquez, Mesdames et Messieurs, que la plupart des livres écrits sur l'Empereur au cours du siècle avaient été, à des degrés divers, des œuvres de polémique. Napoléon avait eu des adorateurs fanatiques ou des détracteurs acharnés plutôt que des juges impartiaux et clairvoyants. Mais, maintenant que, avec le temps, les passions politiques excitées par son étrange fortune s'assoupissent, que les souvenirs de ceux qui l'ont connu sont exposés au grand jour de la publicité, il devient plus facile de faire—*sine ira nec studio*—l'histoire de sa vie et de son rôle. Voilà ce qui explique l'abondance des récents travaux dont il a été l'objet.

Je suppose que les noms de M. M. CHUQUET, Henri HOUSAYE, Albert VANDAL, Frédéric MASSON, vous sont assez familiers, pour qu'il soit inutile d'insister davantage. Mais je m'en voudrais de ne pas donner une mention au récent ouvrage de lord ROSEBERY, dont j'ai dit un mot en passant : étude si belle, si noblement impartiale, si amusante même, et où la science la plus sérieuse se dissimule sous l'aisance élégante de l'écrivain grand seigneur. — Et quelles conclusions se dégagent de tous ces travaux ? En déchirant les voiles brillants que l'admiration et la piété des foules avaient tissés autour de *l'Idole*, la critique contemporaine a-t-elle révélé que l'idole elle-même fût fragile et mensongère ? Non ! Napoléon est aussi grand dans les peintures exactes des historiens que dans les fictions des poètes. Après les vérifications les plus minutieuses, le sentiment des hommes de pensée rejoint le sentiment spontané et instinctif des foules et s'accorde avec lui.

Enfin, comme consécration suprême de la légende ressuscitée, le nom de l'Empereur rayonne, depuis quinze ans, sur les affiches de nos théâtres. La foule assemblée applaudit les uniformes, les personnages, les modes, toute l'évocation du premier Empire ; et quelques-uns des succès les plus remarquables dont notre mémoire conserve le récent souvenir ont été obtenus par des pièces napoléoniennes.

Est-il besoin de rappeler l'*Epopée* de Cavan d'Ache, "Madame Sans-Gêne" de Victorien Sardou, "Plus que reine" d'Emile

Bergerat, et tant d'autres pièces dont je vous épargne les titres pour ne point vous fatiguer d'une ennuyeuse énumération. Et j'en viens à la plus récente, qui résume, pour ainsi dire, toute la légende impériale et la pare à nos yeux du prestige du plus joli talent que nous ayons vu depuis longtemps. *L'Aiglon* est avant tout une pièce napoléonienne. Plus je l'ai lu et relu, et plus je me suis convaincu de cette indéniable vérité. Si l'on retirait de "l'Aiglon" tout ce qui est évocation des gloires impériales, rappel des souvenirs touchants ou magnifiques sur lesquels a vécu la légende, je crois qu'il en resterait assez peu de chose. A chaque page se dresse, au détour d'un vers, la silhouette de l'Empereur avec son habit vert à liséré rouge et le fameux petit chapeau chanté par Béranger, haï par Metternich (voir l'Aiglon p. 136). Après l'Empereur, voici la Grande Armée que *Flambeau* représente, puis les victoires impériales qui sonnent en des vers de fanfare Austerlitz, Eylau, Friedland.

Je le répète, toute la légende est là, et c'est elle qui prête à la pièce de Rostand la majeure partie de sa force de séduction. N'est-ce pas un mérite que d'avoir compris et mis en œuvre tout le prestige de ces souvenirs dont nos âmes sont encore pleines et nos imaginations toutes chaudes encore? Et n'en est-ce pas un autre que d'avoir prêté à cette résurrection le charme d'un style original, imprévu, fécond en trouvailles heureuses, en rimes neuves, et qui donne à l'esprit la fête parfois un peu éblouissante d'un perpétuel feu d'artifice? Ne nous étonnons pas du succès triomphal de "l'Aiglon." Outre la fantasmagorie des décors et des vers, cette pièce remue en nous la masse confuse de sentiments, d'impressions que les poètes, les artistes, les historiens y ont déposées depuis tant d'années. Par tout ce que nous avons lu, vu, entendu de l'Empereur et de son temps, nous sommes préparés à la comprendre. Elle synthétise, en quelque sorte, le travail qui s'est fait depuis près d'un siècle autour de l'immortelle figure de Napoléon.

\* \*

J'ai fini, Madames et Messieurs, l'histoire de la légende napoléonienne. Je ne pensais pas qu'elle nous tiendrait si longtemps. Mais la matière était plus riche encore que je ne soupçonnais : que de choses j'ai dû laisser tomber pour ne point m'éterniser dans le même sujet !

Ce serait ici le moment de résumer ce beau développement de la légende et d'en caractériser les principales étapes. Mais je devine votre fatigue, et je compte sur votre mémoire, sur votre intelligence pour faire ce travail de récapitulation.

Laissez-moi, en terminant, vous citer quelques paroles de Bonaparte. Un jour, soit forfanterie, soit qu'il le pensât effectivement, il déclarait à Mme de Rémusat " qu'il méprisait les hommes." Etonnée, son interlocutrice ne put s'empêcher de lui dire : " Mais, Sire, avec de pareils sentiments, pour quelle classe d'hommes usez-vous votre vie dans de si grandes entreprises ?"—" Oh ! répondit-il, c'est qu'il faut être l'homme de la destinée ; qui se sent appelé par elle ne peut guère résister. Et puis, l'orgueil humain se crée le public qu'il souhaite, dans ce monde idéal qu'il appelle la postérité. Qu'il vienne à penser que, dans cent ans, un beau vers rappellera quelque grande action, qu'un tableau en consacra le souvenir.. , alors, l'imagination se monte, le champ de bataille n'a plus de dangers, le canon gronde en vain, il ne paraît plus que le son qui va porter, dans mille ans, le nom d'un brave à nos arrières-neveux."

Avouez, Mesdames et Messieurs, en vous souvenant de noms qui ont créé, propagé, chanté la légende—les Béranger, les Hugo, les Raffet, les Meissonier, les Delavigne et les Rostand—avouez que l'âme de l'Empereur doit être satisfaite, si dans les sphères éternelles elle se préoccupe encore de ce que l'humanité pense de Napoléon !

P. DE LABRIOLLE.

(Fin.)



N.B. — Voir la nomenclature des sujets proposés à la page 160. On a bien voulu nous écrire que les *plans* et les *développements*, sur des matières si simples et à la portée des élèves, suggèrent à ces derniers des procédés très utiles de composition littéraire.

## V.—LA PHYSIONOMIE. (1)

### A.—Plan.

I. **Début** : Dénominations diverses: face, visage, figure, traits... leur signification.

II. **Milieu** : 1. *Aspect*, conformation, parties qui composent... forme... ressemblance... âge... barbe... teint... mouvement... 2. *Physionomie*, air, mine... langage et expression des facultés de l'âme, de ses émotions... passions...

III. **Conclusion** : La face humaine dans les arts... dans la vie morale... la *Sainte-Face*... le ravissement des élus...

### B.—Développement.

(*Devoir d'élève.*)

Le *visage* désigne proprement la partie antérieure de la tête, où les lignes et les traits sont si mobiles et si expressifs. La *face* est un terme plus général : le lion n'a pas un visage, mais une face. Ce mot est tantôt du langage tout à fait familier, tantôt du style plus élevé, en termes d'art ou de médecine, et quand on parle de Dieu, "qui détourne sa face des pécheurs." La *figure*, c'est le visage considéré au point de vue de l'expression et de la physionomie, de la beauté ou de la laideur.

Rien de plus varié que le *visage* qui apparaît large ou long, rond ou oval, plein ou maigre, osseux ou bouffi, blême ou rouge, enflammé ou illuminé ; la *figure* est jolie ou agréable, sottée ou niaise, hideuse ou repoussante. Les *traits* désignent les linéaments, formés par la peau et la disposition des muscles sur le squelette de la face : ils sont grands, gros, petits, mignons, délicats, fins, et se confondent, au moral, avec l'air et la physionomie.

\* \* \*

L'aspect que présente le visage est l'une des plus étonnantes merveilles de la création. Les œuvres de l'Artiste divin se distin-

(1) Voir aussi : *Le Miroir*, p. 128.

guent toujours par une simplicité qui produit la variété. Trouverait-on deux fleurs absolument semblables dans une prairie, deux fruits semblables sur les arbres d'un verger? Huit notes, et des demi-tons, composent la gamme musicale, et en voilà pour occuper tous les artistes du globe jusqu'à la fin des siècles! De même, autant de visages, autant de combinaisons diverses de lignes et de proportions : jamais on n'en vit deux tout à fait pareils.

Le visage signale les traits communs aux représentants d'une fraction de l'espèce humaine, et permet de rattacher les individus à telle race, à telle nationalité, à telle famille : celui-ci est nègre, celui-là est Allemand, cet autre est Auvergnat ou Provençal, de la famille des Dubois ou des Lebreton.

Outre la race et la parenté, le visage révèle l'état de santé. La fatigue l'altère, l'insomnie le fait pâlir, la maladie l'amaigrit, la souffrance physique et morale l'assombrit et le voile, le bonheur l'épanouit, l'infortune le dessèche, la santé le dilate, le colore, le rafraîchit.

Le visage est le trône de la beauté sensible : le front est-il noble, paraît-il abriter des intentions droites, pures, de fortes pensées? Il est beau. Ces yeux sont-ils modestes, doux, calmes, sereins? Ils sont beaux. Le teint, les traits réguliers, la proportion discrète des lèvres, du nez, du menton et des joues font-ils un concert harmonieux? Tout le visage est beau. La laideur résulte de la disproportion et de l'irrégularité de l'ensemble : elle est extrême, si elle viole l'harmonie totale, et moyenne ou médiocre, quand elle n'affecte qu'une partie des traits.

De l'enfance à la vieillesse, sur un même visage, que de changements! Inévitable autant qu'irréparable est l'outrage que lui font les ans. La note individuelle et personnelle, celle qui, constituant un signalement sûr, permet de ne jamais le confondre avec un autre, fait que l'on peut le reconnaître partout et toujours, ne s'efface jamais dans le cours des années. Des plis, des rides, des cicatrices, toute une série de marques s'y gravent en caractères indélébiles. Et la barbe, capricieux accessoire, concourt sous diverses combinaisons artificielles, à modifier l'aspect et la physionomie de l'homme. Il s'en faut que toutes les formes du visage produisent une impression également favorable : il en est qui rebutent, il en est qui attirent. Raisonnées ou instinctives, ces impressions constituent, en tout pays, l'une des bases essentielles du jugement esthétique.

La teinte native du visage renseigne sur la parenté ; le teint exprime clairement les dispositions et les occupations ordinaires : il est frais et reposé chez l'individu sobre et à l'abri de la température, fleuri chez l'intempérant, halé chez le marin ou le paysan ; la coloration subite rend visibles les émotions vives de l'âme : on rougit de honte, on pâlit de crainte et d'effroi.

Mais ce qui plus éloquemment encore parle au regard sur la face humaine, c'est le *mouvement*. A chaque modification de l'âme correspond un changement de l'aspect du visage. Etrange mobilité de la physionomie ! L'agitation intérieure la plus fugitive a sa répercussion sur les traits, c'est-à-dire sur les muscles très mobiles et sur les nerfs d'une extrême délicatesse. Nul besoin de paroles pour traduire la joie et la douleur, l'amour et la haine, le mépris et l'adoration, l'espérance et la frayeur, les désirs et les craintes, toute la vie cachée de l'esprit et de l'âme. Un nerf a tressailli, un muscle s'est contracté, la coloration s'est accentuée, cela suffit : on a vu se dessiner un état d'âme, et tout le monde a compris. Sensible aux agitations du cœur, le visage peint au vif les passions qui le remuent ; il est le miroir dans lequel se réfléchissent, l'écran où se projettent les formes si nuancées de la pensée et du sentiment.

Notre langue se sert de trois termes : air, mine, physionomie, pour traduire les qualités et les défauts qui paraissent sur la figure. Tel homme a l'*air* bon, tel autre a l'*air* méchant. Celui-ci a la *mine* fausse, trompeuse, hypocrite ; celle-là a une jolie *mine* : mais nul ne peut faire à volonté sa *physionomie*, comme on modifie à sa guise sa mine et son air.

Le langage de la physionomie interprète merveilleusement les émotions morales et leur sert de véhicule pour toucher, émouvoir et entraîner les spectateurs. Une direction horizontale des traits marque le calme et le repos de l'âme ; l'abaissement des paupières indique la tristesse et la douleur, comme leur relèvement exprime l'attention, le ravissement. Tout le monde sait qu'un froncement des sourcils traduit bien la colère et l'indignation, que la contraction des lèvres révèle le contentement et la satisfaction, et que l'ensemble du jeu de la physionomie aide à communiquer toutes les nuances de la sensibilité et du raisonnement.

\*  
\*  
\*

Oh ! qu'elle est belle la figure humaine, malgré le voile que le péché originel a étendu sur les charmes de son Eden primitif !

Belle dans les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de la gravure ! Belle dans les flots d'harmonie qui s'échappent du génie d'un Mozart ou d'un Gounod, des lèvres d'un Bossuet ou d'un Lacordaire, de la lyre d'un Racine ou d'un Lamartine !

Elle est belle dans le sourire de l'innocence au berceau, dans les grâces de l'adolescence et de la jeunesse vertueuses, dans les austères devoirs de l'âge mûr, dans les derniers rayonnements de la vieillesse touchant aux premiers reflets de l'éternité !

O Sainte Face de Jésus, vous êtes belle, aimable, adorable, imprimée sur le linge de la pieuse Véronique, sur mon âme baptisée, qui la voudrait conserver sans souillure jusqu'au moment du ravissement de la vision sans fin de la patrie !

H. L.

~~~~~  
N° VII.

—  
VI.—LE GOÛT.

—  
A.—Plan.

- I. **Début** : Description du goût... siège... importance... rôle...  
 II. **Milieu** : 1. *Saveur des mets* que Dieu a servis à l'homme... art aidant la nature... 2. *La faim*... l'appétit... la soif... 3. Abus... : péché d'Adam... abaissement par la gourmandise et l'ivrognerie...  
 III. **Conclusion** : *Usage* modéré du goût sensuel... Instrument de pénitence... goût du vrai... de la vertu... de la communion... du festin des élus.

B.—Développement.

(*Devoir d'élève*).

Le goût est le sens qui fait juger des saveurs. La nature intime de celles-ci reste encore incertaine, et la science se trouve pour le corps humain devant un immense champ d'exploration. Le siège du goût, longtemps discuté, réside dans la langue, surtout sur sa partie postérieure, sur les bords et à la pointe. Moins noble que la vue et l'ouïe, le goût est cependant d'une grande importance, puisqu'il concourt efficacement à l'entretien et au développement de la santé et de la force physique de l'homme. Il est comme le microscope dont le jugement se sert, dans l'ordre matériel et intellectuel, pour discerner les objets utiles ou nuisibles. Dieu a donné à l'homme ce sens comme un instrument nécessaire à

la vie corporelle : c'est le régulateur de la machine humaine, qui en garantit le fonctionnement, la puissance de durée et de résistance.

\* \* \*

Placé, avec l'odorat, à l'entrée des aliments, le goût permet de les apprécier et de les choisir. D'un côté, le Créateur a déposé dans les mets des saveurs variées à l'infini, offrant à l'homme dans l'immense festin de la nature un reflet lointain de sa bonté et de sa douceur. Qui pourrait énumérer la variété des plantes, des fruits, des pièces de gibier, des minéraux, des liqueurs que l'homme trouve sous la main pour en orner sa table ? Les mets se différencient selon les zones et les climats : partout, l'agréable s'unit à l'utile et au nécessaire. Et l'art aidant les produits de la nature a inventé des combinaisons et des mélanges qui servent merveilleusement tous les goûts, en les flattant, en les reposant, en les excitant.

D'un autre côté, Dieu a fait don à l'homme d'un besoin régulier et fréquent : la *faim* ; et comme ce besoin ne peut se satisfaire sans un travail productif, on peut dire qu'il est l'aiguillon et le mobile par excellence de toute l'activité économique. Moins impérieux et moins pénible, l'appétit est un penchant naturel à la nourriture : c'est une inclination et un assaisonnement naturel qui augmente le plaisir ; lorsqu'il est modéré et qu'il reparaît aux heures des repas, il est un signe de santé et de vie. La *soif* est plus pénible à supporter et plus impérieuse encore que la faim, et si l'appareil humain réclame du liquide réparateur, Dieu a mis à la portée de l'homme la plus étonnante variété de boissons alimentaires.

Mais le premier homme, hélas ! est déchu de ses grandeurs en les sacrifiant au goût. Ce sens est devenu, dès lors, un obstacle à la dignité intellectuelle, morale et surnaturelle de l'humanité ; ennemi du beau, du bien, de la vertu, il triomphe trop souvent de l'âme au détriment même du corps, les conduisant tous deux à l'abîme de la dégradation, à la double mort corporelle et spirituelle. La sensualité conduit à la gourmandise, mais la passion de la boisson fait décheoir dans le vice bien plus tyrannique et bien plus dégradant de l'alcoolisme. L'un et l'autre engendrent le dérèglement des mœurs, l'abaissement des caractères, l'avilissement de l'âme raisonnable et chrétienne.

Puisque le goût est un instrument, un régulateur, c'est à l'âme de s'en servir avec modération et selon les règles de la tempérance. Il peut aussi devenir un instrument de mérite par la sobriété, la privation, la pénitence. L'Eglise y invite ses enfants en prescrivant l'abstinence et le jeûne à des jours déterminés et à des époques régulières de l'année.

Dieu donne à l'âme chrétienne une sauvegarde, en la rendant affamée de vérité et de justice, altérée des joies pures de la grâce et de la vertu, en la rassasiant du pain des anges qu'elle goûte à la Table eucharistique, en lui réservant les délices de l'éternel festin du ciel !

J. L.

~~~~~  
N° VIII.

—  
VII.—LA BOUCHE.

—  
A.—Plan.

I. **Début** : Délimitation et description de cet organe... utilité et importance.

II. **Milieu** : 1. *Rôle nutritif* de la bouche... ventilateur... réservoir... prison... soufflet... 2. *Rôle mécanique* : parole, chant... signification artistique... morale... 3. *Rôle esthétique* : lèvres et bouche expriment les sentiments... le sourire...

III. **Conclusion** : Côté moral... péchés... baiser de Judas... état et châtiment à l'agonie...

B.—Développement.

(*Devoir d'élève.*)

La bouche n'est pas un sens, mais un organe. Elle forme une cavité limitée en haut par le palais, en bas par la langue, latéralement par les joues, en avant par les lèvres, et fermée en arrière par une sorte de rideau vertical ou voile du palais. Quand les lèvres s'ouvrent, elles découvrent un double rang de dents dont la bouche est ornée : ces petits os sont enchâssés avec ordre et symétrie dans les deux mâchoires ; et les mâchoires ont un ressort pour s'ouvrir et un pour se fermer, en sorte que les dents brisent, comme un moulin, les aliments et en préparent la digestion. Mais ces aliments ainsi broyés passent dans l'estomac par un conduit différent de celui de la respiration ; et ces deux canaux, bien que si voisins, n'ont rien de commun entre eux.

Le rôle *nutritif* de la bouche est donc de première importance. C'est dans ce laboratoire naturel que les aliments sont triturés et imprégnés de salive avant d'être ingérés dans l'estomac. Tantôt elle sert de ventilateur et laisse passer l'air qui nourrit les poumons et vivifie le sang ; tantôt elle forme un réservoir fermé où l'on peut conserver le liquide qui sert à désaltérer et à humecter la nourriture ; tantôt elle devient une prison pour la langue qui disparaît derrière la barrière des dents et la porte des lèvres à double battant ; tantôt c'est un soufflet qui emmagasine l'air.

Son rôle est plus élevé, lorsqu'elle concourt à la production de la *parole* et du *chant*. Parler, c'est articuler ; l'articulation résulte du jeu des parties mobiles qui constituent la bouche. D'une bouche trop ouverte les mots se précipitent et expirent sur les lèvres presque en naissant ; de lèvres trop pincées les mots s'échappent à peine, et, dans la bouche qui les forme, meurent d'étouffement. La parole est le véhicule de l'idée, la bouche est un instrument d'une souplesse et d'une puissance admirable. Sa fonction est si excellente qu'on lui confère les honneurs du langage parlé ; ainsi l'on dit : une bouche éloquente, une bouche d'or — Chrysostome, — une bouche d'airain : langage intense d'idées et de raisonnements. "Ouvrir la bouche" signifie prendre la parole, comme "ne pas ouvrir la bouche," c'est garder le silence. Les lèvres elles-mêmes sont considérées parfois comme organes de la parole :

Mets dans mon âme la justice,  
Sur mes lèvres la vérité.

(LAMARTINE).

"Se mordre les lèvres," c'est retenir l'expression de quelque passion, et "serrer les lèvres," c'est se taire... Le cri jaillit de lui-même, sous le coup d'une impression physique : l'art intervient pour moduler les sons assouplis par le chant. La bouche, comme le pavillon d'un instrument de musique, concourt par le rétrécissement ou l'ampleur à toutes les modulations les plus nuancées du chant.

Mais la bouche joue un rôle *esthétique* de premier ordre. "Voyez les lèvres, écrit Fénelon; leur couleur vive et leur teinte rosée, leur fraîcheur, leur figure, leur arrangement et leur proportion avec les autres traits embellissent tout le visage. Par la correspondance de ses mouvements avec les regards des yeux, la bouche anime le visage, l'égaie, l'attriste, l'adoucit, le trouble, et exprime chaque passion par des marques sensibles." Une imperceptible contraction des lèvres suffit pour faire resplendir les

mille nuances des sentiments affectueux que laisse deviner le sourire. Et c'est ainsi que la bouche, avec les lèvres, donne à la physionomie l'une de ses expressions principales : tour à tour elle trahit la joie ou la douleur, le dédain ou le dépit, l'attention ou le recueillement, le ravissement ou l'enthousiasme.

\*  
\*  
\*

Tout est grand, beau, merveilleux dans la tête humaine. Hélas ! pourquoi faut-il que la bouche devienne trop souvent un instrument de péchés et de crimes ? N'est-ce pas elle qui profère les médisances, les calomnies, les paroles impies, sacrilèges, blasphématoires, les chants obscènes et scandaleux ?... L'eut-on oublier le baiser de Judas sur la Sainte Face du Maître ? Est-il d'autres baisers que ceux de la trahison et de l'ingratitude ?... Faut-il s'étonner que les affres de l'agonie suprême viennent distendre et dessécher la bouche du mourant, et que des mains pieuses et amies rendent au mort le devoir de charité de la clore pour jamais au fond de la tombe !

F. H.



N° IX.

—  
**DIX-HUIT ANS !**  
—

*(Devoir d'une jeune élève.)*

—

Dix-huit ans !... Quel bel âge ! Que d'émotions ! que de souvenirs !... Est-ce l'enfance dont la pourpre s'efface à l'horizon, avec le miroitement de ses hochets et la rosée de ses allégresses lointaines ? Est-ce l'adolescence qui s'enfuit, aube sereine qui pré-sage un jour sans brume et sans orage, rafraîchissante matinée d'une vie où chaque jour est un poème et chaque lendemain la perspective d'un bonheur inconnu ? Ou bien est-ce la jeunesse dont la sève exubérante, vigoureuse, fait verdier et fleurir la plante, qui donne des tressaillements d'espérance et de riches promesses d'avenir ? Pourquoi ce saisissement profond et cette soudaine commotion qui font saluer d'un sourire épanoui l'aurore de cet anniversaire ? Ah ! c'est que l'on est heureuse à dix-huit ans !

Dix-huit ans !... C'est l'âge d'or, l'âge du rêve, de l'illusion, de l'espoir ! Pourquoi pas aussi l'âge de la réflexion et du devoir ? La jeune Agnès meurt martyre à treize ans ! L'héroïque Venant à quinze, l'angélique Stanislas à dix-huit, ont déjà conquis la plus plus glorieuse des couronnes ! Oh ! Quelle carrière, si tôt enrichie, si tôt récompensée au sein de la gloire et de la béatitude ! Sur terre, quel honneur aussi et quels exemples !

Dix-huit ans !... Alors la jeunesse est dans toute sa floraison. C'est le règne de la vie, de la beauté, de tous les dons, apanage d'un heureux printemps. Alors, tout sourit : le firmament est plus bleu et plus limpide ; les arbres sont plus verts, le gazon est plus moëlleux ; les fleurs plus odorantes semblent se revêtir d'une plus brillante parure, comme pour solliciter une caresse de la main, un baiser des lèvres ou des yeux. Les oiseaux gazouillent d'une voix si fraîche que l'on croirait entendre l'écho répéter dans les vallons et sur les côteaux : " Dix-huit ans ! Je te salue, beau printemps de la vie ! "

\* \* \*

Mais quelle magie évoque soudain le *passé*, comme s'il était d'hier ! La mémoire et le cœur rappellent à la vie les fugitives impressions et les sensations innocentes des années d'enfance. Tout renaît au foyer, et aux alentours. Voici les premières émotions : c'est un jouet, une poupée, un berceau : quelle joie de faire la petite maman ; comme on sait bien gronder alors ! C'est un livre à tranches dorées, le premier cadeau d'un papa soucieux de faire lire les premières pages bientôt délaissées, les ennuyeuses pages : les images, oui ! elles sont belles et ont un langage que l'on comprend mieux.

Puis arrive le souvenir des premières visites conscientes à l'église, la première épreuve des sept ans, la première confession. Que le cœur bat vite et fort... ! C'est fini : la terre s'est évanouie, ainsi que la curiosité naïve, devant les bonnes paroles du confesseur et des bonbons de la maman, en guise de pénitence.

Et tous les mille petits riens, qui composent la trame des jours et des semaines, semblent alors bien importants : une promenade, un voyage, un dîner, une contrariété, une blessure, une punition, quoi encore ? tout prend la proportion d'un événement. Ces riens ne forment-ils pas, pour l'âme, la longue chaîne des souvenirs qui ressusitent ce qui n'est plus ?

Avec l'adolescence vient le plus grand acte de la vie chrétienne,

la première communion. Comment retracer la physionomie de ce grand jour ? L'on est impuissant à ressaisir l'influence que l'on a subie : l'air sentait le ciel, les lumières enveloppaient de leur éclat, les cantiques de leurs échos, les fleurs de leur arôme, la piété de ses exhalaisons parfumées. L'on revoit l'entourage, la place occupée, les vêtements que l'on portait. Oh ! elle est bien enracinée dans le cœur, cette émotion divine qui jette un tel épanouissement à travers l'amas des sensations qu'entassent les années, sans le flétrir !

C'est enfin la douce et simple succession des dimanches et des fêtes, ramenant les mêmes impressions de joie sereine, au pied des saints autels. Puis il a fallu prendre le vol vers le pensionnat. Quelle secrète angoisse, quelle agitation de terreur, en entrant dans les murs du vieux monastère ! Ces grands murs blanchis, ces vilaines grilles qui s'interposent entre l'enfant et les baisers maternels, ces religieuses à l'air austère, ces visages de compagnes inconnues, tout glace d'effroi, tout semble paralyser les battements du jeune petit cœur. Est-il étonnant que les premiers jours se passent à essuyer des larmes, à étouffer des sanglots ! Peu à peu, le voile tombe, l'œil dilate sa pupille, les lèvres dessinent un sourire : l'on s'apprivoise, l'on s'acclimata ; la prière et l'étude rassèrent l'horizon, d'où s'effacent les nuages de l'ennui.

Le *présent* console ainsi du passé. Les semaines et les mois roulent comme les chars sur l'acier de la voie bien plane... L'esprit se nourrit de connaissances, la volonté se plie au niveau du règlement commun, le cœur vibre à l'unisson de cœurs amis, et bientôt l'année touche à sa fin : les vacances reconduisent au foyer !... Le désir du nouveau ramène au pensionnat, et les années ont poussé les années, comme les vagues se pressent vers le rivage, où elles se meurent.

Arrivé au terme du cours d'études, il semble que l'on vient de l'inaugurer. Si "tout n'est pas rose," que tout a passé vite !... Après le présent *l'avenir*. Comme on hésite sur le seuil du monde, l'on a peur ! Combien, à dix-huit ans, ont vu échouer leur esquisse sur les écueils de cette mer inconnue ! La perspective, belle aux têtes légères et avides de plaisir, provoque le sourire impatient ; moins riante aux esprits réfléchis, elle suggère la défiance et la circonspection prudente. Tremblante, on voudrait se rattacher au port, et c'est avec regret maintenant que l'on quitte ses môles et ses phares.

Dix-huit ans !... L'heure a donc sonné l'adieu aux Maîtresses, l'adieu aux compagnes plus jeunes. Les pleurs des premiers jours furent moins amers que les larmes de la suprême séparation ; mais si le corps s'éloigne, le cœur emporte la précieuse liqueur des souvenirs, l'âme se sent retenue captive des biens de la gratitude, de l'affection, de l'amitié. En dépit des siècles qui rongent tout, la cire garde l'empreinte des effigies qu'elle sauve de l'oubli : malgré le temps et la distance, la vie entière conservera la mémoire embaumée du pensionnat dans un cœur de dix-huit ans ! (1)

M. T. F.

### BIBLIOGRAPHIE.

1. **La Langue française au Canada**, —conférence de J. P. TARDIVEL, à l'Union Catholique de Montréal, le 10 mars 1901.

Ce remarquable travail a reçu l'approbation formelle et très sympathique de l'épiscopat canadien qui fait les vœux les plus sincères pour sa large et universelle diffusion.

C'est une joie et un devoir pour la Rédaction de la REVUE d'engager vivement ses lecteurs et lectrices à se procurer la conférence de M. Tardivel, qui sort de l'imprimerie aux premiers jours de juin. Nous espérons analyser et étudier à fond ce document, qui est à la fois une œuvre de patriotisme et de foi religieuse.

M. Tardivel et le comité qui entreprend la publication de sa splendide conférence peuvent compter sur notre concours très dévoué et très amical.

Voulez-vous conserver, étudier, aimer votre langue française, héritage de vos ancêtres, votre langue maternelle au foyer et à l'église ? Lecteurs et lectrices, souscrivez hardiment à cette brochure élégante — couverture colorée; titre, castor, feuille d'érable en or, deux belles gravures, etc... C'est une excellente récompense comme prix de fin d'année. — La REVUE a souscrit pour 200 exemplaires.

N.B.—Prière de s'adresser à: **M. A. Leclaire, 290 rue Université.** MONTREAL: 10 cents l'exemplaire, franco. — Arrangements faciles pour les douzaines, les centaines, les mille.

**AVIS:** On prie les abonnés en retard de se mettre en règle, au moins pour la moitié du prix, soit 50 cents.

(1) Nous n'apprécierons pas ce devoir, faute d'espace suffisant. Les lectrices jugeront elles-mêmes, et sans doute, sauront goûter ce mets délicat, assaisonné de safran et de cannelle odorante : puissent-elles, à leur tour, servir à notre table un régal de leur façon !

☛ Nous recommandons le commissionnaire suivant pour l'achat des livres à

- PARIS -

**LOUIS LAISNEY, Libraire**

7, Place de la Sorbonne, 7

PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES  
en tous genres ; prix très réduits.

La maison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-  
ditions les plus avantageuses.

Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

---

**S. J. MAJOR**

..Negociant en Gros..

Nos 18, 20 et 22 rue York - OTTAWA

Spécialité : Vins de Messe et Liqueurs françaises.

---

**Eug. C. Larose,**

=Architecte=

Coin des rues Rideau et Sussex, OTTAWA.

Plans d'Eglises, Couvents, Collèges, etc., etc., une spécialité.

Visite respectueusement sollicitée.

---

**..Edouard Gaulin..**

**HORLOGER ET BIJOUTIER.**

95 RUE RIDEAU.

Spécialité : Réparages de Montres et de Bijoux.

Prix spéciaux pour les membres du Clergé  
et les Communautés Religieuses.

☛ Une visite est sollicitée.

# J. L. HUDON

144 RUE RIOEAU,

OTTAWA



## Pianos et Orgues de choix

J'en ai pour tous les goûts.  
Paiements très faciles

Petits instruments de musique et accessoires de tous genres.  
Le seul magasin de la ville qui ait un assortiment général de musique française : Romances, Chansonnettes, chansons comiques, etc.

Un joli choix de jolies choses. Chansonnettes à l'usage des pensionnats, des colléges, etc, avec accompagnement de piano, ornées de jolies gravures : (envoyés franco sur réception de 35c en estampille ou autrement).

C'est dommage, par Pourny.	C'est minet qui l'a fait, par F. Uachs.
Si j'osais, "	Le petit chaperon rouge, par L. Benza.
Ce que disent les Demoiselles,	Le petit chat, par G. Rose.
La Banque du Paradis, par Pourny.	Ma poupée à mal aux dents, par P. Letorey.
Un gros chagrin, "	La béquille à grand papa, par H. Vannier.
La Pleurnicheuse, "	La barbe bleu, par E. Delisle.
Mademoiselle Timide, "	Une tache d'encre, par F. Boissière.
Mademoiselle Tranquille, "	Si j'étais oiseau, par F. Hilleo.
La tabatière à musique, "	Le renard dupé, par V. Lazard.
Les bébés roses, "	Pinsonnette et Pinson, par H. Chéneau.
Devant Guignon, "	Minette, par C. LeTellier.
Pimbèche, "	La perruche empaillée.
Les superstitions de Jeannette, "	Les récréations du pensionnat, par G. Domerc.
La chimie amusante, "	Si j'étais petit papier, par A. Perronet.
La chanson de Marguerite, "	Les défauts utiles, "
Le papillon et la jeune fille, par C. de Charlemagne	La mouche, par J. L. Battmann.
Morale à Pierrot, par Georges Meugé.	Le tambour de mon frère, par E. Spencer.
Le naufrage de la paresse, par Pourny.	Le corbeau vengé, par L. Soumis.
La petite maman, par Romuald Mangeot	Le pensionnaire, par L. Bordèse.
Tante Adèle, par Amélie Perronet.	Une leçon de musique, par Pourny.
Le petit poucet, par L. Bougnol.	Pas de prix quelle injustice, par A. Trojelli.
Un cours grammatical, par Lassi-mousse.	Nos farces de collége, par F. Boissière.
Ma perruche, par Mme Perronet.	

Charsonniers, l'Ecrin Musical, l'Ecrin du Chanteur, le Plaisir au Salon, l'Ami du Chanteur, Chansons populaires canadiennes harmonisé par Ach. Fortier, etc, etc. Toute la musique et les romances de Cécile Channiade.

# Uins de Bordeaux

Nous nous recommandons de la Direction de la Revue Littéraire et de notre qualité de fournisseurs d'un grand nombre de Congrégations Religieuses dans le monde entier, pour offrir nos vrais vins naturels de Bordeaux aux catholiques du Canada qui désireraient consommer nos excellents produits.

La suppression de Représentant et d'Intermédiaire nous permet de donner nos vins à des prix d'un bon marché exceptionnel, comme il est facile de s'en rendre compte par les cours ci-dessous:

## Vins Rouges.

	1893	1895	1896	1898	1899
Côtes Supérieures.....francs....		150	125	135	120
Fronsac (extra)..... "	200	190	155	170	150
Saint Emilion..... "	230	210	"	190	175
Medoc St-Laurent..... "	240	"	200	"	190
Chateau Larose Perganson (Médoc)	"	320	"	290	"

## Vins Blancs.

	1893	1895	1896	1898	1899
Graves Podensac.....francs....		140	....	130	125
Graves de Sauternes..... "	180	160	140	165	130
Haut Barsac..... "	210	210	"	190	160
Haut Sauternes..... "	270	215	190	215	175
Clos Mathalin 1er cru.... "	"	350	310	"	"

Nous garantissons tous ces vins blancs comme étant absolument sûrs, et, en conscience, nous affirmons qu'ils peuvent être employés au St-Sacrifice de la Messe.

*La Barrique de 225 litres, fût compris, prise à quai à Bordeaux.*

Notre passé met nos acheteurs à l'abri de toute déception, de toute tromperie, et en retour de la confiance que nous sollicitons de leur bienveillance, nous les assurons que nos rapports d'affaires seront toujours empreints de respectueuse courtoisie et de la plus stricte loyauté.

## Henri Bijon, Fils & Gendre

Propriétaires de vignobles, membres de l'Union Fraternelle.

43 rue de St-Genès à Bordeaux.

N.B.—Nous adresserons notre prix courant complet aux personnes qui nous feront l'honneur de le demander.

# L. N. POULIN,

156 et 158 rue Sparks  
24, 26, 28 et 30 rue O'Connor

## Marchandises Seches et Articles de Fantaisies

~~~~~  
Nous désirons attirer l'attention des Etudiants de l'Université  
sur notre magnifique assortiment d'Habilllements du Prin-  
temps, Casquettes en Tweed, Chemises blanches  
et de couleur (grandeur depuis 12),  
Collets, Cravates, Sweaters,

Et Sous-Vêtements pour Garçons et Enfants, aux prix les plus bas.

**L. N. POULIN,**

Coin des Rues Sparks et O'Connor.

---

## .. E. LIMOGES ..

Peintre de Maisons et  
d'Enseignes, Tapissier  
et Décorateur

Polissage au Vernis, Imitations de tous genres.

Ouvriers compétents à mon service.

Je donne des avis gratuits en ce qui concerne les contrats.

**E. LIMOGES,** - 159 rue King, Ottawa.

---

## La Cie d'Imprimerie d'Ottawa... Rue Mosgrove.

Impressions de toutes sortes.